

LES CONCERTS

Hier, tandis que M. Colonne glorifiait à la fois Richard Wagner, Verdi et Mendelssohn, M. Chevillard donnait la première audition de trois petites pièces instrumentales écrites par M. Gabriel Fauré pour *Pelléas et Mélisande*, le drame de M. Maeterlinck.

Ce sont des aquarelles d'un charme pénétrant, d'une couleur volontairement pâle, dignes de l'auteur exquis du *Requiem* exécuté il y a quelques mois au Trocadéro et de tant d'autres œuvres délicates et originales. Le prélude, lent et un peu vague, laisse une impression d'intense mélancolie. Le second morceau, au contraire, sorte de fileuse spirituellement et finement rythmée, est d'un dessin net, précis, d'une grâce adorable. Sa musicalité, son orchestration ont conquis le public qui l'a bissé d'enthousiasme. Le dernier entr'acte, enfin, garde d'un bout à l'autre une expression de douleur et de tristesse profondément poignante. Il serait à souhaiter qu'une occasion se présentât de jouer la partition complète de M. Fauré en même temps que le drame qui l'a inspirée. On nous fournirait ainsi le seul moyen raisonnable de la juger en toute équité.

Nous avons entendu ensuite, dans un concerto de Beethoven, M. Frédéric Lamond qui a été assez sévèrement accueilli, qui paraissait avoir grand'peur et qui, parfois, je le reconnais, a manqué d'assurance et de style; *Schéhérazade*, le si curieux et si beau poème de M. Rimsky-Korsakow, dont j'ai dit souvent le haut intérêt, et enfin le Concerto pour deux violons de Jean-Sébastien Bach, que MM. Séchiari et Soudant, on le sait, interprètent à ravir. La séance avait commencé par la Symphonie inachevée de Schubert, que M. Chevillard a fait applaudir en dépit de ce qu'elle a d'extrêmement inégal.

Alfred Bruneau.

COURRIER DES THEATRES

di
te
so
R
m
ce